

19 février 1959.

LES CONFÉRENCES

LA CRISE DU ROMAN CONTEMPORAIN

Un débat à « Pour l'Art »

Le Mouvement « Pour l'Art » a demandé à trois romanciers : Michel Butor, Georges Ottino et Yves Velan d'exposer leurs idées sur le roman et de prélever ainsi à un débat sur la crise que traverse (paraît-il) le roman.

A les entendre, il ne s'agit pas d'une crise mais au moins de trois. Car chacun veut voir dans le roman tel que nous l'avons connu jusqu'ici, des lacunes, des faiblesses ou peut-être une satiété. Du reste, les personnages n'apparaissent plus aujourd'hui comme des individus mais prolongés, chargés d'exprimer un milieu, une généalogie, un instant historique. Le roman contemporain doit achever l'inachevé de la vie du lecteur, phénomène paraît-il contemporain, il doit ou il devrait également répondre à une exigence sociale qu'il a ignorée. Un

nouvel objectivisme nous donnera donc un nouveau roman.

Mais du reste, nos trois romanciers se retrouvent d'accord pour déclarer que le réalisme romanesque n'est que temporaire, constamment dépassé par une prise de conscience sans cesse nouvelle de la réalité et par la création romanesque elle-même.

Michel Butor relève très justement que la crise, s'il en est une, n'est pas dans les nouvelles formes du roman mais bien davantage dans le décalage entre les moments divers de l'évolution esthétique. Tels lecteurs découvrent aujourd'hui le naturalisme, d'autres le symbolisme, un petit nombre prend réellement contact avec la littérature actuelle. En un mot le lecteur est rarement contemporain du romancier.

René Berger qui dirige le débat avec affabilité pose quelques subtiles questions ; obsédé peut-être par des recherches esthétiques dans un domaine différent, il demande (et c'est une façon d'affirmer) si l'on n'assiste pas à une disparition progressive de la figure humaine dans la peinture.

Jean Starobinsky se demande si le romancier plutôt que d'achever l'inachevé, ne vient pas corriger ce que la vie actuelle a de trop fermé, de trop achevé.

Enfin le public se mêle timidement à la discussion et l'on marque par exemple la profonde différence que l'on peut constater entre les théories romanesques du romancier et ses romans. Michel Butor par exemple n'échappe pas à la règle. Il en convient du reste et relève ceci que si conscient, si voulu que soit le roman, si stricte que soit la composition, la création romanesque elle-même reste un phénomène obscur pour l'écrivain.

Un débat de ce genre introduit par les « gens de bâtiment » risque toujours de demeurer un peu académique. On sentait l'autre soir la difficulté d'établir un dialogue entre les romanciers et les critiques d'un côté et le lecteur de l'autre, une timidité excessive chez le second, malgré le souci des premiers de parler du roman et non pas de leurs romans. Il était frappant même d'entendre tous ceux qui ont parlé se référer aux mêmes noms, Stendhal et Balzac, Flaubert, Proust, pour ne citer que les écrivains français, faute peut-être de pouvoir définir, car cela n'a pas été fait, ce que c'est qu'un roman.

Il reste que le roman joue un rôle considérable non seulement dans la littérature mais la vie de l'homme d'aujourd'hui et que bien des vues nouvelles auront été proposées vendredi soir à l'auditeur attentif.

E. A.